MADELEINE

La dernière voile venait de s'effacer au-delà de l'horizon.

Madeleine restait prostrée.

Assise sur un rocher de calcaire dont ses larmes par endroits changeaient la teinte. Chaque vague qui refluait vers le large emportait un morceau supplémentaire de son âme. Le bonheur n'avait pas le droit de la quitter ainsi. Aucun dieu ne pouvait imposer cette souffrance à une enfant de seize ans.

Dans l'infini de sa lassitude, elle se redressa pour se diriger vers Marie. La domestique qui l'avait accompagnée jusqu'à cette plage d'où l'on pouvait observer les bateaux qui quittaient le port de Marseille.

Elle connaissait le lieu parce que des femmes de marins partis pêcher la baleine dans les mers du nord le lui avaient indiqué. Elles-mêmes venaient là pour chaque départ.

Le bel Indien était rentré chez lui, en Amérique.

Madeleine ne le reverrait plus jamais.

Elle le savait.

Pourquoi continuer à vivre dès lors ?

Quelque chose tressaillit dans son ventre tandis qu'elle se dirigeait vers la calèche qui l'attendait au bout de la jetée.

WILLIAM

Chaque fois que William Cody tenait un bison au bout de son fusil, il pensait à l'homme qui avait tué son père lors de ce discours anti-esclavagiste.

Il appuya sur la détente et, dans un sourire, vit l'énorme bête s'effondrer.

Il en avait tellement tiré que tous les employés du chemin de fer pourraient manger de la viande pendant au moins une semaine.

Un genou à terre et le coude appuyé sur la cuisse pour que l'arme ne tremble pas.

C'était sa position favorite.

Il l'avait gardée si longtemps aujourd'hui qu'il dut faire un effort pour se remettre debout, les muscles endoloris.

Les Indiens l'avaient surnommé Buffalo Bill.

RENARD ROUX

À dix-neuf ans à peine et tout en muscles, Renard roux venait de se faire recruter dans cette étrange troupe de visages pâles. Il aurait préféré continuer à chevaucher dans les steppes immenses du pays de sa naissance, dans ces déserts de nature que seules les tribus nomades entrecoupaient de-ci de-là avec leurs villages de tipis.

Mais ces paysages magnifiques n'existaient plus.

Ils avaient disparu en même temps que les troupeaux de bisons.

À la place, on trouvait des villes aux maisons en bois qu'on ne pouvait déplacer. Des rues boueuses où l'herbe foulée aux pieds de trop de bottes et de sabots n'osait plus lever le nez.

Grâce à cet emploi, il pourrait envoyer tous les mois à sa famille assez d'argent pour vivre. Il n'était pas le seul de sa

tribu de Sioux. Beaucoup d'hommes jeunes et bien portants avaient été recrutés.

On l'appelait Renard roux parce que sa peau était plus cuivrée que celle des autres Indiens.